



## Médiévales

Langues, Textes, Histoire

76 | printemps 2019  
Du nouveau en archives

---

### J. R. R. TOLKIEN, *Beowulf. Traduction et commentaire, suivi de Sellic Spell*

éd. Christopher TOLKIEN, trad. fr. Christine LAFERRIÈRE, Paris, Christian Bourgois, 2015, 464 p.

Alban Gautier

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/10168>

DOI : [10.4000/medievales.10168](https://doi.org/10.4000/medievales.10168)

ISSN : 1777-5892

#### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

#### Édition imprimée

Date de publication : 5 septembre 2019

Pagination : 182-184

ISBN : 978-2-37924-028-7

ISSN : 0751-2708

#### Référence électronique

Alban Gautier, « J. R. R. TOLKIEN, *Beowulf. Traduction et commentaire, suivi de Sellic Spell* », *Médiévales* [En ligne], 76 | printemps 2019, mis en ligne le 05 septembre 2019, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/10168> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.10168>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

---

# J. R. R. TOLKIEN, *Beowulf*. Traduction et commentaire, suivi de *Sellic Spell*

éd. Christopher TOLKIEN, trad. fr. Christine LAFERRIÈRE, Paris, Christian Bourgois, 2015, 464 p.

Alban Gautier

---

## RÉFÉRENCE

J. R. R. Tolkien, *Beowulf*. Traduction et commentaire, suivi de *Sellic Spell*, éd. Christopher TOLKIEN, trad. fr. Christine LAFERRIÈRE, Paris, Christian Bourgois, 2015, 464 p.

- 1 Le grand philologue et professeur de langue et littérature médiévales qu'était John R. R. Tolkien a entretenu des rapports passionnés avec le poème héroïque *Beowulf*. Il s'en est inspiré dans l'écriture de son œuvre de fiction, dont les échos beowulfiens sont nombreux. Connaisseur et exégète avisé du poème, il a imprimé sa marque sur sa réception savante par sa célèbre conférence de 1936, intitulée « *Beowulf*, les monstres et les critiques », maintes fois rééditée et récemment traduite en français<sup>1</sup>. Enfin, dans le cadre de l'enseignement de vieil anglais qu'il dispensa pendant plus de quarante ans à l'université d'Oxford, il avait élaboré dans l'entre-deux-guerres une version de travail intégrale en anglais moderne, ainsi que des éléments de commentaire suivi. À la charnière de l'écriture de fiction et du travail de reconstitution philologique, il avait aussi composé un petit récit en prose intitulé *Sellic Spell* (« récit merveilleux », p. 254), qui représente une version de « conte de fées » (*fairy tale*) de la diégèse du *Beowulf*. La publication du moindre brouillon signé du maître étant assurée de chiffres de vente plus que respectables, ces documents jusqu'ici inconnus du public ont été exhumés par son fils et exécuteur littéraire et sont parus en 2014 en anglais<sup>2</sup>. Il aura fallu moins d'un an pour que le volume paraisse dans une traduction française de Christine Laferrière.
- 2 La réception du *Beowulf* dans le monde francophone est restée jusqu'à aujourd'hui relativement confidentielle, malgré la popularité du genre de la *fantasy* qu'il a en partie inspiré, malgré quelques adaptations cinématographiques, et malgré les efforts d'une

poignée d'universitaires, au premier rang desquels André Crépin qui a fait paraître pas moins de quatre traductions successives, dont une bilingue et en format de poche dans la collection « Lettres gothiques<sup>3</sup> ». Ne serait-ce que pour cette raison, il faut se réjouir de la parution de cette nouvelle traduction française d'un texte canonique méconnu : le *Beowulf* mérite d'être mieux diffusé et lu plus largement, et cette publication ne peut qu'y contribuer. Étant donné le nom d'auteur sous lequel il paraît, ce volume représentera même probablement le premier contact qu'auront nombre de lecteurs francophones avec ce premier monument de la littérature anglaise.

- 3 Ajoutons à cela que la traduction de Christine Laferrière – qui est en réalité la traduction d'une traduction, puisqu'elle s'appuie sur le texte en anglais moderne de Tolkien – est de bonne tenue. Souvent, elle est même plus fidèle que celle d'A. Crépin. En effet, Tolkien fait preuve d'une compréhension intime de la logique du poème, jusque dans ses moindres détails. Ainsi au vers 185, quand le poète affirme que tout homme qui voue un culte aux idoles doit « frofre ne wenan », A. Crépin traduit « renoncer à l'espérance » (p. 47), Tolkien « to look for no comfort » (p. 18), et Laferrière « ne s'attendre à nul réconfort » (p. 34) : or c'est cette dernière traduction qui rend le mieux compte de l'idée que voulait sans doute faire passer le poète, puisque *frofor* est le terme qui, en vieil anglais, traduit ordinairement le latin *consolatio*. Un autre exemple, plus subtil, concerne l'épisode où le héros mourant est à trois reprises rafraîchi par une aspersion d'eau dispensée par son compagnon de la dernière heure, le jeune Wiglaf. Le poète écrit au vers 2854 que « him wiht ne speow » : littéralement, « pour lui en rien ce ne fut une réussite », mais la grammaire ne permet pas de trancher qui, de Beowulf ou de Wiglaf, est l'antécédent du pronom *him*. A. Crépin traduit sobrement « en vain » (p. 219), supposant donc que c'est l'action de Wiglaf qui est sans succès. Au contraire, Tolkien traduit « nought did it avail him » (p. 96), et Laferrière « ce qui ne lui fut d'aucun profit » (p. 115) : pour eux, c'est à Beowulf que l'action n'apporte rien. Or, c'est probablement cette lecture qu'il convient de retenir, même si elle n'est pas contredite par la première. Avec le sens aigu de la litote qu'on connaît à la poésie chrétienne anglo-saxonne (Tolkien rappelle lui-même qu'elle n'est « pas une simple habitude parlée », mais bien « un mode linguistique », p. 209), la triple aspersion apparaît comme une sinistre parodie de baptême, un geste profanatoire et contre-productif pour le héros païen extrêmement ambigu qu'est Beowulf : non seulement « cela ne lui réussit pas du tout », mais cela pourrait même lui valoir une ultime condamnation pour sacrilège *in hora mortis*.
- 4 Quelques expressions surprennent néanmoins. Certaines sont dues à la plume de Tolkien lui-même et apparaissent assez datées : ainsi des mots « ménestrel » (*minstrel*) pour parler du poète de cour qui chante dans le hall du roi des Danois (p. 31), ou encore « chevalier » (*knight*) pour désigner Beowulf et ses compagnons (p. 35). D'autres maladresses sont dues à la traduction. Ainsi traduire *the street* par « la rue » (au lieu de « la route », voire « la chaussée ») ne tient pas compte d'un archaïsme volontaire de Tolkien (p. 38). La plupart des périphrases et des métaphores figées qui émaillent le poème sont traduites (comme il se doit) en français, mais il arrive qu'une expression reste en anglais moderne, ce qui jure avec la tonalité générale de la traduction, qui pourtant évite soigneusement les termes anachroniques et dissonants. Ainsi, le « peuple ami du vent » et les « Gauts amis du vent » (p. 77) – traductions de « Windloving folk » (p. 19) et « windloving Geats » (p. 60), qui traduisent eux-mêmes « Wedera leode » (v. 225) et « Weder-Geata leod » (v. 1613) – peuplent le *Weathermark* (p. 38), expression reprise sans changement à Tolkien (p. 21), qui traduisait ainsi le

terme apparenté *Wedermeorce* (v. 298). De fait, c'est bien le premier traducteur qui a découplé les deux traductions, mais on voit mal pourquoi la traductrice a laissé le second terme en anglais : ce défaut aurait pu être corrigé grâce à un simple coup d'œil au texte anglo-saxon, ou tout simplement au commentaire de Tolkien (traduit p. 261). On relève même quelques faux sens, qui s'expliquent par l'absence de contextualisation ou de retour au texte original. Par exemple, la reine *Wealhtheow* est appelée « la reine des *Helmings* » (p. 47), là où Tolkien l'appelait de façon plus vague « the lady of the *Helmings* » (p. 30) : or, *Wealhtheow* ne règne pas sur les *Helmings*, elle est originaire de ce peuple.

- 5 Un autre problème que rencontrera le médiéviste, et même tout lecteur désireux d'aller un peu plus loin que la traduction, réside dans le système de numérotation des lignes. Comme dans l'édition en anglais moderne, ce sont les lignes de la traduction qui sont numérotées, et non celles du poème. Cela introduit progressivement un décalage, qui rend tout repérage difficile – moins cependant dans l'édition française, du moins jusqu'aux environs du vers 1100. On ne sait plus vraiment où l'on en est par rapport au poème original, et la comparaison avec toute autre traduction, dont celle de Tolkien, est elle aussi rendue très difficile. Ce choix assez inexplicable de l'éditeur anglais a été repris tel quel par l'éditeur français, ce qui est tout à fait regrettable, car il rend la traduction peu maniable.
- 6 Par endroits discutables, mais dans l'ensemble tout à fait utiles et intéressantes, cette traduction est accompagnée de notes explicatives sur les choix de traduction (p. 127-149) et, surtout, d'un long commentaire (p. 151-375). Celui-ci reprend en réalité des notes de cours plus ou moins développées : certaines ne font que quelques lignes et portent sur le sens d'un mot, sur une correction proposée au manuscrit, ou sur un point de grammaire ; d'autres s'étendent sur plusieurs pages et peuvent porter sur l'interprétation générale de l'œuvre. Le commentaire est toujours savant, mais il pose un certain nombre de problèmes. D'abord, on retrouve là certains des défauts rencontrés dans la traduction, avec par exemple quelques fautes de genre (le vieil anglais en distinguait trois, contrairement à l'anglais moderne). Ainsi il n'aurait pas fallu parler d'« un » *fæhþ*, mais bien d'« une » *fæhþ*, et le mot *feud* qui le traduit aurait dû être rendu dans le commentaire par le terme technique « faide » (p. 186-187). De même, je ne suis pas certain que traduire l'anglais *romance* (c'est-à-dire le « roman » au sens médiéval du terme) par « la romance » éclaire vraiment le lecteur profane (p. 192 et 209).
- 7 Surtout, l'enseignement de Tolkien à Oxford ne portait en réalité que sur le premier tiers du poème : le commentaire n'est donc vraiment suivi que jusqu'au vers 1000. Quelques notations éparses nous amènent jusqu'au vers 2600 et les huit cents derniers vers sont laissés sans aucune glose. Par ailleurs, plusieurs aspects de ce commentaire s'inscrivent dans une exégèse du poème qui est celle des années 1920 : depuis près d'un siècle, de nombreux travaux ont donné une tout autre image de ce texte, et ni l'édition anglaise ni sa traduction française ne peuvent en tenir compte. On sait par exemple que le *Beowulf* est connu par un manuscrit unique des environs de l'an 1000. Comme la plupart des auteurs de sa génération, Tolkien adopte une datation haute, aux environs de 700, et il ne discute même pas ce point qu'il tient pour évident. Or depuis les années 1970, il n'existe plus aucun consensus, à trois cent cinquante ans près, quant à la datation du poème. Le lecteur francophone découvrant le poème – et c'est bien là, en

majorité, le public qui lira ce livre – risque de prendre pour argent comptant des interprétations qui ne font plus l'unanimité depuis plusieurs décennies.

- 8 C'est pourquoi, si l'intérêt documentaire et scientifique de ces notes de cours est très grand pour le philologue ou pour l'historien, l'opportunité de leur publication est loin d'être évidente dans un contexte d'édition francophone. Dans le monde anglophone, où les lecteurs ont accès à nombreuses traductions et gloses récentes, il est tout à fait justifié de publier ces éléments en annexe de la traduction. En France, en revanche, où la réception est pratiquement inexistante auprès du grand public, ce commentaire inégal, incomplet et daté promet de devenir – ne serait-ce que parce qu'il est signé Tolkien – la principale voie d'accès à l'interprétation du texte pour de nombreux lecteurs. Si la traduction paraît un jour en format de poche – et il faut bien entendu le souhaiter – il n'est pas certain qu'il convienne de reprendre en annexe les éléments de commentaire.

---

## NOTES

1. J. R. R. TOLKIEN, *Les Monstres et les critiques et autres essais*, trad. fr. C. LAFERRIÈRE, Paris, 2006.
2. ID., *Beowulf. A Translation and Commentary, together with Sellic Spell*, éd. C. TOLKIEN, Londres, 2014.
3. A. CRÉPIN, *Beowulf*, Paris, 2007.

---

## AUTEURS

**ALBAN GAUTIER**

Université de Caen Normandie